

LES DOCUMENTS DU FORUM CATHOLIQUE - JUILLET 2004 - NUMERO 29

[Retour au Forum](#)

LE HERISSON SPIRITUEL

par Mgr François DUCAUD-BOURGET

Le Hérisson est un petit animal qui se nourrit de vermines et de reptiles. La Providence l'a recouvert de dards fort aigus et durs, sa défense contre les serpents, ses ennemis naturels.

L'on donne son nom à un instrument en forme de boule et composé de lames métalliques et réunies au centre par une de leurs extrémités. Celles-là grattent la suie qui obstrue les prises d'air et les cheminées. Ainsi elles sauvent l'homme de l'asphyxie et de la mort.

Tel est le but de cette brochure: être un instrument de salut naturel et surnaturel. Car l'époque où nous devons vivre oblige souvent à rechercher l'air pur, c'est-à-dire à réfléchir, à prier, à réagir contre les abus et erreurs qui nous entourent.

Catholique, dans un milieu catholique, je suis obligé de voir et de ne pas admettre certaines interprétations de notre Religion contraires à notre Foi. Depuis le choc effroyable de la Révolution de 1789, l'homme français, le fils de l'Eglise romaine, s'est trouvé dans un contexte hallucinant, dans un déséquilibre exorbitant qui luttent sans cesse contre la nature créée par Dieu dans l'ordre et pour l'ordre; contre le surnaturel évangélique, révélé pour la perfection de l'ordre. Les meilleures volontés, les plus saints désirs, les aspirations les plus élevées ont eu bien du mal à conserver la ligne droite dans des chemins cahoteux. La poésie, la philosophie se heurtaient aux découvertes des sciences nouvelles, de « la Science », comme disaient certaines sectes matérialistes. Un dégoût profond envahit les âmes qui aspiraient aux plaisirs des sens et même de l'Esprit, celles qui n'acceptaient pas comme leur fin dernière et leur raison d'être, le couperet de la guillotine ou la pelletée de terre du Cimetière.

Il y eut une « renaissance catholique », mais romantique, à la suite de François René de Chateaubriand; puis un élan chrétien social avec Félicité de Lamennais, Lacordaire Montalembert. Il y eut Dupanloup, le Cardinal Pie, Monsabré et beaucoup d'autres ecclésiastiques ; le renouveau liturgique de Dom Guéranger, à Solesmes, et la Renaissance thomiste de Maritain et Hugon, Garigou Lagrange etc. Il y eut le Père Lagrange, l'exégète, l'Ecole de Jérusalem... Marc Sangnier et le Sillon, Maurras et l'Action Française, le modernisme avec Blondel, Leroy, Mounier, l'Abbé Loisy, et Saint Pie X... le meilleur et le pire.

Certes, Rome proclamait la vérité et condamnait l'erreur. Mais la Société, le milieu devenu pratiquement athée par l'école et l'Université laïques, par le

divorce (Loi Naquet) détruisant la famille, l'affaire Dreyfus s'efforçant de déshonorer l'Armée; le culte païen de la Science devenue Déesse, après la Raison (de Robespierre), cet ensemble irrespirable à l'âme eut des effets divers chez les Catholiques: l'éveil d'une critique acerbe de tout le passé, de tout ce qui existe de l'Eglise Catholique; le rejet révolutionnaire, anarchique, de la Tradition et de l'Ecriture d'autre part, la fixation de tout le Passé, revécu sans cesse, sans distinction aucune entre le Vrai, le Bien, le Beau transmis jusqu'ici et les petites, les manques de goût, les inaptitudes et même les erreurs humaines qui pouvaient y être mêlées.

Toute une littérature s'ensuivit, littérature de combat diffusant souvent rêveries ou préjugés, les deux parfois mélangés. Beaucoup de jeunes aventureux, aimant le danger, les jeux d'esprit, les bancos, formèrent une sorte d'intelligentsia dont nous trouvons le portrait dans « Il Santo », de Foggazaro.

Beaucoup de jeunes aussi se jetèrent dans la mêlée, couverts du bouclier du classicisme, de l'orthodoxie, sans écarter de la pure farine le son des manies commodes, insinuées par les siècles dans l'Eglise de Dieu.

Il se créa donc peu à peu cette catégorie de personnes que Frère Chrysostome appelle les « Gens sérieux », qui montre du Christianisme le visage le plus déplaisant. Estimant avec justesse au plus haut point la vérité, ils se sont enfermés avec elle de la façon la plus stricte comme on le ferait d'un lingot d'or dans un coffre fort. Mais la vérité n'est pas un métal; elle est fleur, elle est vie, elle respire l'air et le soleil de Dieu. La vérité des « gens sérieux », s'est desséchée et ce qui en a survécu n'a plus aucun rayonnement, tant il est mêlé d'amertume craintive et hargneuse. Leurs adversaires, les modernistes ont eu beau jeu de les critiquer et tourner en ridicule. Ces malheureux sérieux n'ont trouvé pour leur défense que de se resserrer dans leur attitude revêche et répulsive, accusant les catholiques les plus humains et normaux d'être des libéraux (parfois même des francs-maçons) cédant le pas devant l'invasion de l'incrédulité, de l'immoralité, de la désintégration religieuse.

Pour eux, la courtoisie, la compréhension, la gaieté, le sourire sont péchés. Les pauvres! Certes, il s'agit là d'un état caractériel, d'une forme d'esprit, de sensibilité ou d'insensibilité pouvant aller jusqu'au mental. Mais ces malheureux ont pris leur attitude d'après des principes tirés de certains auteurs non encore réprouvés par l'Eglise (du moins certains).

D'abord il y a le rigorisme janséniste quelque peu mâtiné de calvinisme, prenant à la lettre la parole de l'Ecriture sainte dans le sens le plus rétréci et souvent asphyxiant; ils font de toute formule, de toute rubrique un véritable lit de Procuste, obligeant à sacrifier, immoler et tuer ce qui en nous n'est pas conforme à leur compréhension personnelle de ces textes, ce qui, en somme, n'est pas loin du libre examen protestant, dont ils ont horreur, puisqu'ils se targuent d'obéir à la Lettre archi-fidèlement, ce qui les rapproche des pharisiens dont Notre Seigneur parlait avec si peu de sympathie et parfois même avec tant de sévérité.

Certes, il est normal d'obéir aux lois édictées par l'Eglise, mais à tout code s'adjoint toujours une jurisprudence qui interprète le texte en tenant compte des temps, des lieux, des circonstances afin de rester dans le réel, dans

l'humain, pour que la justice réelle ne soit pas bafouée par la Loi. La loi n'est pas un instrument de torture, mais une règle de droiture. Et dans la théologie il y a toujours eu l'étude des cas de conscience.

Certes, il faut pratiquer la vérité, la vivre. Mais comment le faire si dans tel ou tel cas cette application rigoriste devient injustice ou malveillance? Par exemple: il est indispensable pour les Fidèles d'accepter l'enseignement de la Tradition apostolique, transmis par l'enseignement des Papes, des Docteurs, de l'Eglise, tels les dogmes de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge. Crus, admis ou discutés jadis, ils sont devenus, de pieuses opinions qu'ils étaient jusque-là, des dogmes, après leur proclamation comme tels, avec confirmation par des textes d'Ecriture Sainte les éclairant. Cette Tradition est absolument nécessaire puisqu'après la résurrection de Notre Seigneur, l'Eglise vécut par Elle uniquement avant que le Nouveau Testament eût été écrit.

Les Protestants et les Modernistes ne peuvent donc user de l'argument luthérien, qu'il n'y a de valable et de sacré que la Bible et que le reste venant des hommes n'est pas à accepter.

Nous pouvons encore leur faire remarquer que c'est l'Eglise (et donc des Gens d'Eglise assistés de l'Esprit Saint) qui a déclaré canoniques et inspirés les livres de la Bible, pour le Nouveau comme pour l'Ancien Testament. Il faut donc se résigner à accepter le rôle de la seule Eglise instituée par Jésus-Christ, à qui il a dit « Allez, enseignez toutes les Nations ». Ceci dit, on peut envisager ce qu'on appelle les traditions, bien différentes de la Tradition, qui ne sont que des coutumes religieuses, répondant, certes, au besoin de la dévotion et de la piété, mais d'origine humaine, locale, momentanée, plus ou moins utiles ou sanctifiantes.

Saint Pie V dépouilla la Messe de son époque de bien des habitudes édifiantes, sans doute, mais qui surchargeaient la Liturgie et pouvaient lui enlever quelque chose de sa netteté, de la clarté de son enseignement. Tel un lierre épais s'accrochant aux murailles d'un édifice risque non seulement de le recouvrir et de le CACHER MAIS ENCORE DE PROVOQUER DES fissures et des éclatements de la pierre, des infiltrations de pluie et des lézardes, et finalement de faire d'un monument une ruine. Ici, le monument est spirituel et nous voudrions couper un peu de lierre.

La dévotion mariale est excellente, recommandée, louée. Et ceux que Jésus a donnés comme enfants à la Sainte Vierge doivent de marquer leur filiation par des actes particuliers de vénération et d'amour. Ainsi naquit la dévotion du chapelet (ou du rosaire), propagée par Saint Dominique. Elle a fait des miracles et enseigne admirablement la vie spirituelle. Mais encore, doit-elle la favoriser et non en devenir l'étouffoir. Je me souviens d'une paroisse où la récitation du Rosaire faillit tourner en un casus belli, la moitié des orants allant trop vite et l'autre trop lentement. Je les mis d'accord en leur demandant de prier à voix basse ou en silence. Dans un autre cas cette oeuvre de piété était devenue une sorte de salon où chacun faisait de la propagande pour un pèlerinage, pour la Notre Dame (plus ou moins catholique d'ailleurs) qui lui agréait. Arrivant un jour au milieu d'une discussion houleuse et bruyante, je leur dit: « Mesdames, je ne vois aucun empêchement aux apparitions variées de la Sainte Vierge quand et où il lui convient de le faire. Mais partout où elle

« passe elle dit : PRIERE ET PENITENCE. Or, la pénitence, pour les femmes, c'est le silence ». Elles se turent, non sans me foudroyer du regard. Mais elles firent grève et ne vinrent plus prier une Sainte Vierge trop exigeante et taciturne.

Ces « bavures », comme dirait le Cardinal MARTY, n'empêchent pas que les dévotions au chapelet, au scapulaire, aux médailles, aux petits cierges ne soient excellentes, à condition qu'elles aident à mieux pratiquer les vertus chrétiennes, les vraies, et ne favorisent pas l'épanouissement de nos défauts beaucoup trop naturels: attachement à nos goûts, nos manies, nos préjugés, nos jugements infaillibles et téméraires, l'acharnement à les imposer à autrui : charisme et condamnation pour quiconque n'admet pas nos sentences intégralement et ne nous admire pas sans réserve ni discussion. Ce qui n'est qu'égoïsme et vanité despotique, pure sottise. Même parfois une certaine sensualité. Eh oui! il y a tant de plaisir à diriger des âmes qui vous mettent sur un autel comme des saints et qui vénèrent vos vertus et vos hautes intentions... Quelles belles relations vous avez dans le Royaume des Cieux! Est-ce vous la Sainte? » Oui, je la suis... Comme dit la vieille légende.

Mais cette volupté d'orgueil est bien un peu sensuelle. On la retrouve augmentée par une sorte d'avarice mystico-érotique cachée sous la meilleure, la plus sainte, la plus sûre des dévotions: celle envers l'Eucharistie. En elle nous découvrons le Verbe, fils de Dieu incarné, sauveur du monde, lui qui nous a donné la loi d'amour. Nous savons (Il nous l'a dit) qu'il change le pain en son corps, le vin en son sang et qu'il vient, homme et Dieu, à la consécration de la Messe, pour être notre nourriture spirituelle et nous communier. Rien de plus mystérieusement émouvant que ce don sacré d'une affection qui veut être unifiante et transformante de nous en Lui. Oui! Mais comment cet élan sublime des âmes vers le Christ, sa Sainteté, sa beauté a-t-il dévié!

Il y a des personnes qui exigent de recevoir la Communion spécialement pour elle seule. En dehors de la Messe; avant ou après celle à laquelle d'autres fidèles assisteraient. « Je veux mon Jésus à moi ».

Il y a celles qui veulent une Messe à leur gré, à leur jour. Les offices normaux de la Paroisse ne leur suffisent pas; certaines font campagne pour imposer « la Five o'clock Mass » si agréable pour couper l'Après-midi et rencontrer ses amies.

Un prêtre du Sacré-Coeur de Montmartre me conta qu'un jour un homme lui posa cette question: « Est-il possible de faire une neuvaine de communions?

Mais, certes, oui, lui répondit-il.

Ah! s'exclama l'autre, vous du moins, vous connaissez la Théologie. Je me suis adressé à sept ou huit prêtres déjà; ils ont tous répondu que ce n'était point possible.

Intrigué, le Chapelain s'informa: Qu'entendez-vous donc par une neuvaine de communion?

Eh! naturellement, entendre neuf messes le même jour et communier à chacune d'elle. »

En somme, cet homme transformait le « Sacrum Commerium » en commerce en gros.

Mais il y a mieux. La Communion normalement ne doit pas être séparée du Sacrifice auquel la Messe nous fait participants. Mais dans la Paroisse dont je m'occupe l'affluence extraordinaire des communiants oblige, le dimanche, pour ne pas empiéter sur la messe suivante, plusieurs prêtres à distribuer l'Eucharistie à différents autels en même temps. Certaines âmes, saintement avides, ou plutôt gourmandes, bondissent d'une chapelle à une autre afin d'y communier le plus possible, trois, quatre ou cinq fois, selon le nombre des Officiants. Ici, nous ne sommes plus dans le gros mais nous arrivons à la Divinité au poids...

A moins que ces hosties ne servent ensuite à des Messes noires ! mais je ne le pense pas : il serait si facile d'aller puiser à pleines mains dans les corbeilles épiscopaliennes et conciliaires.

Quoi qu'il en soit, ce genre de déviation matérialiste se retrouve dans l'excellente dévotion: l'Exposition du Saint Sacrement. Au Moyen Age, les fidèles désirèrent voir l'Hostie consacrée et lui rendre spécialement et publiquement le culte qui lui est dû. Sentiment d'amour filial envers le Dieu incarné. Ce culte est composé de cérémonies et d'un faste conforme à la dignité royale et divine de notre Seigneur.

Dans notre paroisse cette exposition se faisait chaque jour et pendant des années elle s'accomplissait sans difficulté. Puis, à un certain moment, la dévotion s'émuoussant, sans doute! ou les charges de la vie quotidienne s'accroissant, le Seigneur demeura seul pendant de longs moments et le Clergé décida de raréfier cette cérémonie de dévotion afin d'en assurer l'accomplissement correct, selon les rubriques, le respect et la prudence.

Aussitôt ce fut une levée de boucliers. C'était une insulte envers Dieu et les paroissiens. Il n'y avait qu'à exposer la Sainte Hostie dès qu'il y aurait un nombre suffisant de fidèles et la retirer ensuite. Je proposai, non sans ironie, d'installer un disque tournant où l'on placerait l'Ostensoir dominé par un baldaquin. Lorsqu'un adorateur viendrait, il appuierait sur un bouton, le plateau tournerait, le Saint Sacrement apparaîtrait; puis à la fin de la visite, le même geste renverrait le Bon Dieu dans son incognito... L'idée ne fut pas agréée par ces pieuses gens, plus amateurs de leurs commodités que du respect dû à Dieu.

Ils menacèrent d'aller ailleurs, faisant jouer la loi de la concurrence avec un zeste de chantage. « Mais qu'avez-vous besoin de toutes ces formalités et de ces rites surrogatoires? Si vous désirez vraiment adorer Dieu, il est au Tabernacle en permanence. Et vous n'allez guère le visiter. Cependant, c'est le même Seigneur ici et là ». Je ne les convainquis pas. « Vous ne savez même pas ce qu'est l'Eucharistie! Vous êtes plus ignorants qu'un enfant de première année du catéchisme, vous n'avez pas la Foi; convertissez-vous. Alors nous reparlerons de tout cela ».

Mais persuadés de l'ignorance du clergé, de son manque de vertus, de la supériorité du laïcat, de sa spiritualité, de ses charismes, hommes et femmes, conscients de leur supériorité religieuse, passèrent désormais le temps de la Messe à compter les signes de Croix, les génuflexions du célébrant et même

à surveiller les paroles de la Consécration. Car vous savez, ces Messes pourraient bien ne pas être valides.

Un autre pieux exercice, fort utile au progrès spirituel, dévie parfois en un sentimentalisme déplaisant. Les Croisés, jadis après le dur pèlerinage de la quête de Dieu, voyage périlleux à travers pays et peuples inconnus, ennemis de la Croix, arrivaient à Jérusalem comme en Paradis.

Ils goûtaient une joie profonde et bien gagnée en retrouvant les traces de la Rédemption et du sang du Christ, une joie de prédestinés à la couronne éternelle, décidés à continuer tous les sacrifices, toutes les immolations imaginables, allant jusqu'au martyre. Ils chantaient: « O Crux ave; Sancta Mater istud agas » comme en extase et cela c'était du solide, du vrai, pas du sentimental.

J'ai connu un Curé (l'un des pires que j'eus à supporter durant ma longue vie), qui, le Vendredi Saint conduisait le Chemin de Croix de la Paroisse avec des manifestations de piété bouleversantes. Il s'écroulait sur son prie-Dieu, la voix étouffée de sanglots fort impressionnants. Les vicaires voyaient, écoutaient ce drame avec un sourire malicieux, quelque peu exaspéré. Le Bon Dieu, je crois, devait en faire autant. Car il ne s'agissait pas là de se jouer la comédie de la Sainteté, de l'Amour compassionnel ou compatissant, qui s'admire lui-même, mais d'être un honnête homme qui voit, entre Dieu et lui, la différence de l'infini, et qui veut la diminuer par son effort sacrificiel vers la Sainteté, la Passion que Jésus sollicite et exige.

Le Chemin de la Croix doit nous aider dans le don personnel de notre âme, ajoutant ainsi à l'humanité tragique et glorieuse du Christ en croix ce qui manque à sa passion, comme le dit Saint Paul: notre sacrifice.

Dans la liste de ceux qui se leurrent j'allais oublier les « Grégorianistes », sorte de fanatiques despotes, adorant avant tout le chant grégorien au mépris même des authentiques vérités de la charité du Christ, de la raison, de la paix.

Je sais bien que l'Eglise primitive, apostolique, usait pour la synaxe et la liturgie, des psaumes hébraïques, ces merveilleuses cantilènes méditerranéennes, porteuses de tous les sentiments religieux de l'humanité souffrante et espérante. Conservées, modifiées, elles ont suivi les adaptations de l'Eglise au long des âges et devinrent le symbole et le parangon de la musique sacrée. Elles furent un élément essentiel du culte populaire gréco-romain. Mais à l'abri des monastères et des cloîtres, elles devinrent des Œuvres d'Art: leur exécution fut étudiée, travaillée, isolée. Là le temps ne manquait pas pour la multiplication des répétitions ni le nombre des offices; ce qui permettait d'obtenir des possibilités de prière, de méditation, de recueillement, d'élan spirituels, permettant de s'élever jusqu'aux émois mystiques. L'état de perfection acquise conféré par les trois vœux de religion convenait, suo generis, à cette expression privilégiée.

Il n'en était pas au Moyen Age de même pour les simples fidèles, petit peuple de Dieu « in statu perfectionis acquirandae » qui ne disposant pas des mêmes loisirs que les Révérends Pères ne pouvaient et ne peuvent toujours pas dédier à Dieu une Œuvre d'Art parfaite. C'est ce que les grégorianistes ne

peuvent ou ne veulent pas admettre; eux, ils ont choisi pour leur lobby leur passe-temps préféré, l'occupation de leurs loisirs: le Grégorien.

Ils prétendent tout sacrifier de la vie, des désirs, des besoins, des communautés laïques, à cette nouvelle idolâtrie de la technique; ils refusent la réalité, les impossibilités matérielles et men-tales, la culture religieuse déficiente quasi générale, l'impréparation fatale des foules. Ils ne distinguent pas entre les préceptes et les conseils évangéliques, sous prétexte d'émulation et du progrès spirituels de quelques-uns, « l'élite ». Ils découragent, ennuient et chassent du Temple tous les autres. Rien de pénible comme un groupe grégorianiste s'exerçant sur les neumes et les quilisma, tandis que la foule reste passive et muette. D'ailleurs la subtilité musicale et spirituelle ne se cantonne PAS DANS LE SEUL DOMAINE artistique et mystique. Les rivalités sont fréquentes dans ce milieu aussi bien que la susceptibilité ou l'esprit de conquête et de domination. La bonne marche de la paroisse doit céder le pas à la volonté de la Cantoria. Le Clergé, par définition, incapable de comprendre ces sublimes évolutions d'âme est ignoré. L'on ne tient compte de ses timides suggestions. Et si, pour le bien commun, il doit s'affirmer et s'opposer aux désirs des choristes, ceux-ci le quittent et vont porter leur talent dans quelqu'autre paroisse, quelle que soit d'ailleurs la liturgie qui s'y pratique, ancienne ou nouvelle; car, au fond, l'essentiel n'est pas le culte divin, l'essentiel n'est pas la Vérité, l'essentiel est de chanter en grégorien. Je connais trois maîtrises qui, toutes trois, chantent actuellement le nouvel Ordo.

D'ailleurs, cette humeur discuteuse et tyrannique n'est pas le propre des laïcs ni de notre temps. L'Ecole de Solesme a formé des maîtres éminents: Dom MOCREAU, Dom GAJARD, Dom de MALHERBE et tant d'autres, excellents. Chacun d'eux soutenait son interprétation personnelle avec force argument et même injures. L'un d'eux disait d'un opposant: « il est d'une ignorance encyclopédique ». Rien de moins!

Cette sainte maison envoyait chaque année des examinateurs dans ses filiales pour établir ou rétablir le bon usage des textes. Je me souviens de la réflexion, ironiquement douloureuse, d'un vieux moine disant: « tout de même, avant de mourir, je voudrais bien savoir chanter Amen ».

J'allais oublier le danger des lectures pieuses et des vies de saints, il y a là plus ou moins péril selon les caractères des lecteurs. Car chacun de nous a tendance à s'identifier aux héros de l'histoire racontée. Une hagiographie est donc plus efficace sur les âmes que ne peut l'être un récit pornographique ; le sens intime chrétien, la formation, la culture catholique, l'éducation mettent l'homme en garde contre une semblable littérature et le font s'en détourner avec dégoût. Mais les impressions religieuses de l'hagiographie s'imposent à certains esprits faibles, qui finiront par s'imaginer que la sainteté consiste en pratiques minutieuses et tyranniques, ou en phénomènes extraordinaires et voyants. Ils ne se diront pas que la sainteté est personnelle ; qu'il n'y a pas de saints qui se ressemblent exactement, que chaque âme doit obtenir sa perfection propre qui n'est pas celle des autres ; et que ce n'est pas faire preuve de grande humilité que de s'imaginer capable d'attirer des grâces que Dieu réserve à ses martyrs, à ses docteurs, à ses héros.; que de croire que l'enfer est tellement attiré par votre vertu qu'il s'acharne dramatiquement à la détruire. La vie des Saints est l'historique d'une âme spéciale et non pas de la

nôtre. Il nous reste donc à faire comme les saints ont fait, chacun à sa manière non pas à les copier servilement... en y ajoutant cependant notre vanité, notre égoïsme et nos tendances publicitaires. Comme les saints nous devons vivre des principes évangéliques, mais adaptés à nos caractères, physiologiques et mentaux, à notre milieu, à notre temps. Notre vieux supérieur, Monsieur Berrué, nous disait: « certains d'entre vous me demandent: pour le carême, quelle pénitence dois-je faire? faut-il prendre la discipline? » Non, Monsieur. Vous êtes tous des nerveux. » Dois-je jeûner? » Et non, Monsieur! Vous êtes tous des anémiques. » Alors, que dois-je faire? » Suivre la règle, Monsieur... et À n'est pas une petite pénitence. »

Après cela si Dieu vous envoie des extases..., eh, bien! vous les prendrez et n'aurez aucunement envie d'en tirer vanité.

Quant aux personnes sensibles qui redoutent les attaques du Démon, je les prie de considérer que le Démon n'a pas besoin de se changer en Ange de lumière ou en monstre infernal mais qu'il n'a qu'à laisser faire nos défauts et nos mauvaises tendances, surtout notre égoïsme, notre vanité et notre méchanceté, pour se procurer la maîtrise de nos âmes. Le meilleur exorcisme est, le seul quotidien, doit être 1° l'abstention des péchés mortels, 2° le combat pour notre perfection, la lutte contre nous-mêmes, l'abnégation de soi-même.

Vous me direz peut-être que j'exagère? Hélas, nous sommes en pleine réalité. Evidemment il ne s'agit pas de la généralité de nos fidèles, mais d'un très petit nombre. Malheureusement il est le plus bruyant, tels les batraciens, le soir à la campagne, et qui mâles et femelles, barbotent dans les bénitiers. L'on n'a pas retrouvé le moyen, comme il se fit jadis à Saint-Paul-Serge de Narbonne de les changer en marbre au fond des vasques sacrées.

Il y a des années de cela, j'ai connu un homme qui passa toute sa vie au charitable crochet des archevêques, évêques, moines, moniales et curés de France et de Navarre. Toujours de mine fraîche et souriante, vêtu de neuf, fort élégamment et changeant de costume quatre fois l'an. Il comptait à chacune de ses dupes des histoires horribles, où juifs et francs-maçons s'unissaient aux communistes et aux révolutionnaires pour obtenir de lui le manuscrit d'un livre scandaleux et compromettant le clergé, ou bien un film porno ecclésiastique, qu'il possédait... et qu'il serait bien obligé de vendre si l'Eglise ne lui donnait pas les moyens de vivre décemment. Et cette ficelle grosse comme un câble accrochait à tout coup, jusqu'au jour où...

Je l'avais rencontré à l'abbaye de Hautecombe où je faisais ma retraite annuelle. Plus tard, par le Révérend Père hôtelier, j'appris la fin du passage de notre homme dans la sainte maison.

Comme, bien repu de la sévère provende les bons et beaux offices religieux et de la conversation du Révérendissime Père Abbé; en secret il prit à part l'un des moines et mystérieusement lui confia: « Mon cher Père, la charité et mon devoir de chrétien m'obligent à vous informer que le Père Z a dit ceci et cela de vous ». Sursaut du Révérend. Avec un ton pincé:

« Merci de m'avoir prévenu ». Une heure plus tard, même scène avec le Père Z. Il répéta la comédie à chacun des moines qui soucieux de silence et d'observance de la règle se turent mais se regardèrent les uns les autres en chiens de faïence chargés d'électricité. Jusqu'au jour où au chapitre, le Père Y creva l'abcès et déclara: « J'accuse le Père Z d'avoir dit cela à mon sujet » ~ « Jamais de la vie », se récria l'incriminé, c'est vous qui avez dit de moi telle ou telle chose. - Pas du tout... Qui vous a dit cela? Un tel... Les autres moines entrèrent dans la ronde; et le nom de l'auguste plaisantin se

retrouva sur toutes les lèvres. Il fut renvoyé sur l'heure, naturellement, et s'en fut propager son infâme, lucrative et pieuse industrie dans un autre jardin secret de la religion chrétienne.

Ce rufian avait bien suivi la méthode que nous dénonçait M. Berrué, nous répétant: « Messieurs, on a toujours un motif surnaturel pour faire une saleté ». Comme notre escroc, il y a des catholiques capables de voiler d'un saint zèle pour la défense de l'Eglise, la sauvegarde de la foi intégrale et traditionnelle, les pires calomnies, les jugements téméraires les plus odieux. Déformant l'Ecriture Sainte, ils savent que la piété est utile à tout surtout pour satisfaire des instincts les plus bas. Elle gagne la confiance des honnêtes gens. Relisez Tartuffe. Il y a aujourd'hui après les seize ans de révolution religieuse que nous continuons de traverser, bien des personnes qui se targuent de prétendus services rendus à la Cause (comme ils disent) pour dresser les catholiques les uns contre les autres; et manient avec une dextérité éhontée la calomnie et le mensonge sous toutes formes possibles afin de démolir ce que les pionniers de la résistance ont édifié, et de s'emparer de leur pauvre et douloureuse renom-mée. Peut-être aussi des corbeilles de la quête? mais ceci ressortit d'un catéchisme différent du nôtre. Il m'est donc arrivé d'étonner sans le scandaliser notre Cher et Vénéré Mgr LEFEBVRE de mon désir d'écrire quelques pages sur la « nocivité des vertus chrétiennes mal comprises ». Il a parfaitement pénétré ma pensée et approuva le paradoxe.

En effet, surtout pendant le 19' siècle et le 20' la spiritualité catholique insista beaucoup sur l'humilité et l'obéissance, à la suite de Saint Ignace de Loyola et de son « perinde ac cadaver ». Là-dessus, Paul Claudel emboucha sa trompette pour que le

monde entier sache qu'il n'était RIEN et que pratiquement sa modestie était au-dessus de tout éloge. Ce qui faisait dire à Mgr BEAUSSARD à ce sujet: Homme, chrétien, prêtre... tu crois que ce n'est rien?

Depuis 1926, les modernistes, les progressistes chrétiens (qui repoussaient le titre de catholique déjà) affirmèrent ex cathedra:

on ne se damne pas en obéissant, axiome précieux à ceux qui commandent et qui leur permet d'ordonner les pires absurdités, les injustices et les filouteries morales ou autres, sans jamais risquer d'opposition. Méthode qu'Alfred Jarry attribuait à son Père Ubu, lorsque celui-ci devenu roi décida de faire passer tous ses sujets à la machine à décerveler. Ainsi toutes critiques, toute opposition étaient supprimées et le Chef pouvait appuyer sa tyrannie du poids de la sottise universelle consentante, comme nous l'éprouvons dans notre saine et libre Démocratie et dans l'Eglise collégiale d'aujourd'hui.

La spiritualité de tous les collèges, écoles, catéchismes, cercles d'étude, noviciats, etc... peut se résumer en ces mots: (que Monsieur Marty, Cardinal de profession, m'assénait dans ses épîtres au lieu de répondre à mes questions précises): « obéissez ». Je fus donc obligé de lui dire: « l'Évangile est-il donc une religion pour robots ? sommes-nous obligés d'accepter les décisions d'ordinateurs? faut-il renier sa nature humaine, l'intelligence, la volonté, la conscience pour sauver son âme? Faut-il l'annihiler, la tuer, pour accomplir la volonté du Dieu qui l'a créée, incompatible avec vos principes personnels, votre philosophie et vos idées individuelles? » Car la nature humaine a des droits donnés par Dieu, ces droits de l'homme dont parle souvent le Saint Père, qui n'ont rien à voir avec ceux prêchés en 1789 et si bien proclamés à l'O.N.U. et à Helsinki. Lorsque l'intelligence se heurte à l'erreur flagrante ou à la mauvaise foi, fait-elle la volonté de Dieu en les

acceptant par obéissance à un supérieur ignare ou criminel, retranché derrière une formule qui n'a plus aucun sens dans les circonstances actuelles?

« Croyez-vous, Excellence ,dis-je à Mgr Lefebvre, que si j'avais pratiqué la modestie à la mode, si j'avais admis l'analphabétisme et la débilité mentale qu'on m'attribuait et dont on a voulu me persuader pendant de nombreuses années; si j'avais humblement préféré l'avis et la décision des autres, et de tous les autres, de n'importe qui, et cela contre la certitude personnelle, intime et viscérale de leur erreur et de leur nocivité ; si j'avais accepté passivement les oukases ou le diktat de n'importe qui au sujet de n'importe quoi (a fortiori lorsque ce sujet n'est autre que le salut éternel de mon âme et du monde entier!); si j'avais été patient et doux, si je n'avais point frappé du poing sur la table, si je n'avais point parlé, protesté hautement et dure-ment, y aurait-il encore aujourd'hui une messe catholique à Paris? »

Car enfin, de quoi s'agit-il?

De faire plaisir à quelqu'un? ou d'obéir à Dieu? «In omnibus respice finem... » dit le proverbe latin.

Quand vous montez dans un bus, vous savez où il vous mène; vous n'y montez pas au hasard; vous choisissez le terminus.

En religion, vous devez agir ainsi.

Le but: l'éternelle, l'invariable Vérité, qui est amour, c'est-à-dire Dieu.

Or, la Religion est le lien qui nous rattache à Dieu. Elle est aussi le chemin qui nous mène à Lui. Jésus a dit « je suis la voie »... lui, le « religieux de Dieu ».

Toutes les pratiques signalées dans les pages précédentes ont été choisies pour aider à notre salut. Par notre faiblesse d'esprit ou de volonté, ou des deux, chacune d'elles peut gêner ou empêcher d'atteindre notre but réel. Nous en faisons quelque chose de terrestre assez poussiéreux et parfois boueux.

Alors rappelons-nous que:

Dieu « est Celui qui est l'Etre, la Simplicité absolue, parfaite, sans aucun négatif, complications, 1'UNITE.

« Soyez parfaits, comme le Père est parfait , dit notre Seigneur.

«Le Père et Moi nous sommes UN. »

Soyez donc simple. Votre Religion consistera dans cette imi-tation qui éliminera de votre âme toutes les différences et complications, les divisions, les plis et les replis des suites du péché originel et de nos fautes personnelles; nos déformations psychologiques: inquiétudes, angoisses, problèmes intellectuels, sensoriels, ou sensuels; surtout notre attachement à nous, à la personnalité que nous ont octroyée les milliards de générations ancestrales, leurs milieux de vie, leur éducation, leur santé, leurs maladies... les chromosomes. Tout cela s'attache à nous pour troubler notre vision, notre jugement et nous donner une fausse perspective de la vie afin de nous faire manquer le but réel:

notre Salut éternel, indispensable au salut du monde. « Celui qui veut être mon disciple œ abneget semet ipsum ». Car c'est bien là, cette unique et absolue vérité: qui se sauve sauve le monde par la communion des Saints. On l'oublie souvent.

Tout se répercute à travers l'Univers, même la vertu, même le bien individuel. Dans l'ordre pratique, la religion est donc avant tout d'ordre personnel: « Ce soir même il te sera demandé compte de ton âme ». Cependant, n'étant pas seul dans le monde, vivant en société, et toute société ayant des lois, des

règles et une hiérarchie, la religion, divine par son but, humaine par ses composants, aura des règles, un culte, une liturgie, sociaux. Elle devra veiller au maintien et à la sauvegarde des rapports entre les fidèles et Dieu et des fidèles entre eux. Mais toujours sans perdre de vue son point essentiel et primordial: l'honneur du Père et la sainteté des fils, conformés à la perfection par la simplicité du Père.

C'est ainsi que la sanctification du jour dominical, le jour du Seigneur, est le but de la cessation du travail, afin de consacrer son temps à la méditation et à la liturgie, à la messe, la plus sainte, la plus précieuse des liturgies..., si l'homme veut bien la comprendre et la réaliser en communiant le plus totalement possible avec la Divinité du Sacrifice: notre Christ.

A chaque instant de la vie, les créatures que nous sommes doivent être envisagées sous cet aspect surnaturel, non pas pour nous transformer en saint de vitrail, en canonisé, mais en faisant de nous, de nos rapports avec notre famille, notre travail, notre cité, notre patrie, notre temps, nos loisirs, nos plaisirs, nos peines, nos deuils, notre santé, nos maladies, nos épreuves..., en faisant de nous-mêmes, tels que nous sommes réellement, avec notre être vivant dans le temps, celui-là que Dieu a voulu créer de toute éternité, celui qui a sa place exacte à remplir dans l'Univers, à une certaine époque et pour l'Eternité glorieuse à Dieu et à nous-mêmes, si nous savons le comprendre; si nous voulons l'accomplir.

En bref : qu'est-ce que la religion?

Elle est un lien entre l'homme et Dieu, un échange d'être, une réciprocité de force, de tendresse, d'amour, une alliance des droits. Un don constant et mutuel. Tout le reste: liturgie, théologie, pieuses pratiques, sacrements servent soit à se procurer, soit à conserver, soit à accroître cet état d'union entre Lui et nous, chacun de nous portant en soi la création entière: minéraux, végétaux, animaux, esprit, tout ce qui le compose: ces rapports constants et actifs d'instincts, de facultés surnaturalisés avec le Créateur, le Père, la Force première et éternelle, la surabondance de vie, la Vie elle-même. « Sans Moi, vous ne pouvez rien faire. »

Lorsque Jésus nous apporta la Révélation du Fils: la Sainte Trinité.

l'Incarnation, la Rédemption, réponse sacrificielle de l'humanité: Lui, à Dieu Père; réponse de soumission aimante, de connaissance éblouie, admirative, rayonnant de bonheur; sacrifice légitime, remboursement d'une dette insolvable: le péché... Il a dit à ses Apôtres, au Roc de son unique Eglise:

« Enseignez toutes les nations. »

Et l'Esprit Saint nous fut envoyé par Lui, l'Amour immolé, pour que nous comprenions que sa religion est, comme l'Esprit, lien d'amour entre le Père et le Fils, ce Fils divin qui a voulu que nous devenions ses frères selon la nature et selon la Grâce, enrichissement divin, et, comme Lui, que nous soyons « UNUM », un seul être avec Dieu!

L'Esprit Saint nous offre les moyens de parvenir à ce résultat, voulu par Dieu: notre perfection, c'est-à-dire notre bonheur. Le Père nous a tout donné: Il a créé nos corps et nos âmes, avec leurs facultés: intelligence, volonté, mémoire, imagination, conscience; toutes nos possibilités. Le Fils l'a mérité pour nous. L'Esprit nous aide: enseignement de l'Eglise, grâces actuelles répétées, multipliées. Par dessus tout: sa Grâce sanctifiante, la Vie divine transmise par le baptême et les sacrements. Au risque de choquer les intégrissimes, il semble bien que c'est le « culte de l'homme », le culte de « l'homme pour Dieu ». C'est un culte constant: le souffle de chaque vie, les battements de notre cœur... pour commencer par le commencement de ses

dons. Lui, Il pense toujours à nous. Jésus nous l'affirme. Nous, nous ne pensons à Lui, guère, qu'à jour et heure fixes. Lorsque nous allons à confesse, par exemple.

Et c'est à ce moment-là que nous nous discernons un brevet de bonne conduite. Nous allons au premier prêtre sur notre chemin. Il se peut qu'il vous dise, après vos aveux: Quel est votre défaut le plus habituel? Prenez-vous la résolution de le combattre et, finalement de le vaincre (c'est-à-dire: avez-vous le ferme propos, la volonté de renoncer à votre défaut quotidien)?

Formulerez-vous cette volonté chaque matin dans votre prière, en reprenant contact avec Dieu? La renouvez-vous dans la journée? Vous répondrez: Oui, naturellement! Mais vous ne vous adresserez plus à ce prêtre trop exigeant. Car ce que nous cherchons, au confessionnal, c'est un tranquillisant, un certificat de bonne conduite. Ce n'est pas notre perfectionnement. C'est un décapant, non un fortifiant... Et cela n'est pas ce que Dieu a voulu en instituant la Pénitence. De plus les grâces, mises là à votre disposition, qu'en faisons-nous? Inutilisées ou gaspillées (ce qui revient au même), nous devons en rendre compte. « Redde villicationem tuam... »

L'Eglise, qui apprécie le surnaturel à son immense valeur, n'oblige ses fidèles qu'une fois l'an. Il ne faut pas se jouer du ciel, faire le comédien à ses yeux, jusqu'à se leurrer, parfois: se mentir. Que de personnes gênent l'évolution de leurs âmes par cette inconsideration !

Enfin..., résumons-nous!

La religion consiste à mettre Dieu et nous à leur juste place fixée par son amour en ce monde et en l'autre tout simplement. En devenant simple, en nous simplifiant. En ne faisant qu'un avec Lui, en nous intégrant en Lui, à l'image du Divin Maître : « Le Père et moi nous sommes un » .

Il vient aussitôt à l'esprit que ce n'est pas un petit travail:

vivre le Christ, vivre Dieu, demande énergie, effort, lutte, peine et victoire.

« Celui qui veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et me suive ». Sa croix , c'est chacun, c'est nous, c'est notre humanité compliquée, déviée, dévoyée qu'il faut écheniller, sarcler, tailler, redresser, orienter, élever, épanouir. Pour nous y aider Jésus nous a donné des outils, des remèdes: nos facultés:

intelligence-volonté. Il a institué les Sacrements, l'ordre surnaturel. Il est même resté parmi nous par son Eucharistie, et par son Esprit. « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ».

Alors tout est possible. Epanoui, enrichi de Lui. « Je puis tout en celui qui me fortifie » disait Saint Paul. Et depuis lui, ça n'a pas changé. Il disait aussi: « Je sais en qui j'ai cru et je suis certain ». Il ajoutait : « Je surabonde de joie dans mes tribulations ». Il n'y a plus rien à ajouter: seulement à comprendre et à aimer ce qui est.

Car, au fond, la Religion est une immortelle histoire d'amour, une intimité divine entre deux êtres faits pour se comprendre et s'aimer consubstantiellement; de vivants qui veulent le bonheur conforme à leur être, à leur substance, à leurs désirs, à leur être. Une amitié qui doit devenir si parfaite qu'elle parvient à l'unité dans les personnalités distinctes: « Le Père et Moi, nous sommes un. ».

Alors, toutes nos pensées, actions, vouloirs à chaque instant de nos existences parviendront à cette sainte obsession, à cette présence divine qui dépasse infiniment celle des amoureux conser-vant le souvenir de l'être aimé. Alors tout dans l'existence est changé, transformé, bouleversé de bonheur, exalté... L'exaltation de la simplicité divine, de l'Etre.

Voilà donc où parviennent les âmes dégagées des suies accumulées en elles

par les fausses dévotions, les vertus erronées, les idées compliquées. Notons bien qu'en tout cela il y a un zeste d'humour qui se moque de soi, un grain d'ironie pour assaisonner nos sacrifices, le sourire complice de celui qui a compris, de celui qui aime et par dessus le tout un bel éclat de rire. Car nous devons être des saints sans en avoir l'air, des saints sans pleurs de joie, des saints qui ne savent pas qu'ils sont des saints... des saints qui ne sont pas de tristes saints. Des saints qui n'embêtent personne, que le diable. Comme disent les Antillais pleins de sagesse: « Tristesse, ennui, c'est caca diable ».

François DUCAUD-BOURGET

[Retour au Forum](#)